

EGLANTINE DE VALROSE



Le Pardon

OU

l'Idylle d'une Jeune Grand'Mère



Deux Poèmes de Jacques Le Lorrain



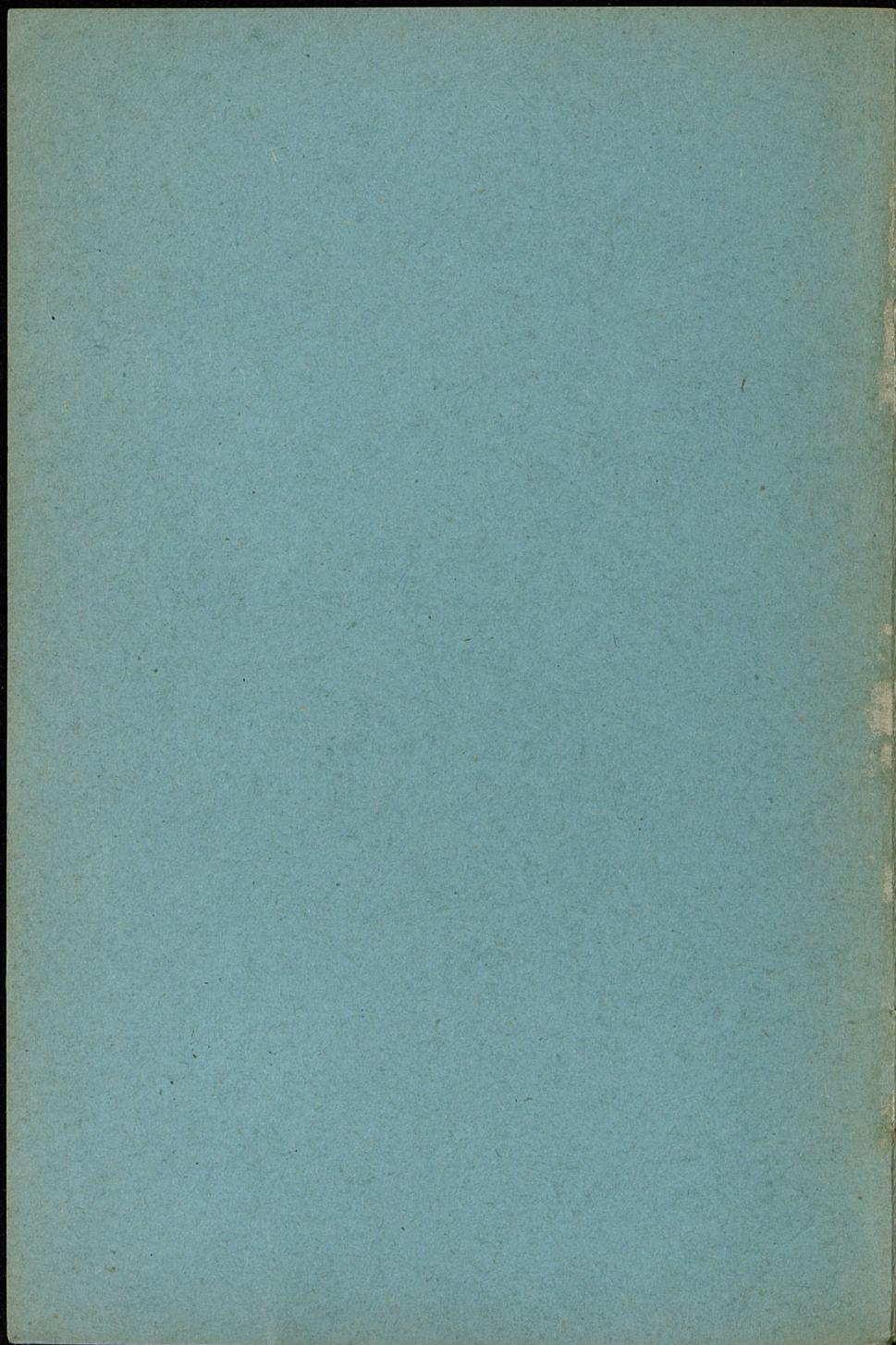
PÉRIGUEUX

TYPGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE RONTEIX

7, rue Gambetta, 7

1926

Z
17



le lorrain

ÉGLANTINE DE VALROSE



Le Pardon

OU

l'Idylle d'une Jeune Grand'Mère

PZ 1307

Deux Poèmes de Jacques Le Lorrain



BIBLIOTHÈQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX

PÉRIGUEUX

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE RONTEIX

7, rue Gambetta, 7

1926

E.P

PZ 1307

60002816691

10000911

LE PARDON

ou

L'IDYLLE D'UNE JEUNE GRAND'MÈRE

C'était par de chaudes journées d'août.

La magnifique plage de Chatelaillon était envahie par une foule de promeneurs, de baigneurs et de baigneuses qui s'étalait multicolore et bruyante, sur le sable d'argent humide encore des flots partis.

Les rires et les clameurs des enfants chantaient vifs et charmants dans la brise embaumée venue du large.

Partout du bleu : au ciel et dans les vagues lointaines qui, près des côtes, se doraien t de sable soulevé.

Chaque jour, une femme, jeune encore, accompagnée d'une fillette de quatre ans, venait s'asseoir sous le hall des « Bains des Fleurs ».

Pendant que l'enfant jouait, creusant des lacs, silhouettant des rivières ou remplissant de coquillages un minuscule seau, la jeune femme, pensive, suivait du regard les mouvements de la gracieuse bambine.

Toute vêtue de mauve, coiffée d'un large et souple chapeau blanc, elle paraissait avoir 35 ans à peine, bien qu'elle en eût 48.

Sur son visage flottait cependant une légère tristesse et son sourire avait la teinte pâle des jours d'automne.

Il n'était pas jusqu'à sa voix, tendre et caressante lorsqu'elle appelait Yvette, qui ne fût voilée de mélancolie.

Le regard de ses grands yeux, frangés de cils d'ébène, avaient cette gravité que l'on remarque chez les personnes qui, nées pour aimer et être heureuses, n'ont trouvé que douleur et larmes sur leur chemin.

Mariée à vingt ans, elle avait successivement perdu son mari, son fils tué à la guerre, sa bru morte de couches.

Avant son mariage, elle avait aimé de tout son cœur vierge encore, un jeune poète de trente ans. Elle en était adorée, vénérée comme une idole.

L'inflexible volonté de ses parents, un amas de calomnies l'en avaient séparée.

Et, si elle avait été une épouse affectueuse, irréprochable, se refusant à lire les œuvres de celui qu'elle avait tant pleuré, il n'en restait pas moins en elle un amer et ineffaçable remords d'avoir laissé sans réponse la dernière lettre si triste et si affectueuse.

Il n'avait pas cessé de l'aimer.

Elle était toujours la Muse, l'Inspiratrice de ses vers les plus beaux, les plus purs, les plus admirés.

Lorsque les vivats crépitaient, c'était elle qu'on acclamait inconsciemment.

Par un de ces hasards qui tiennent véritablement du

prodige chaque jour maintenant elle le voyait se promener sur la plage, distant, solitaire.

Un après-midi, assise au bord de l'Océan, tout près des vagues, elle lisait.

La journée s'achevait sans incident quand, tout à coup, sur les flots dorés, frangés de voiles blancs, une grande ombre noire tomba et les fit sinistres et menaçants.

Madame Dalbrée s'assura qu'Yvette ne courait aucun danger et reprit sa lecture.

.... Du bruit, des cris d'épouvante....

La jeune femme se leva frémissante.

Yvette avait disparu !

Tout le monde se précipitait.

Le chapeau de la fillette flottait sur les vagues.

Un homme fouillait les eaux troubles, disparaissait, reparaissait.

Lui !

Madame Dalbrée poussa un grand cri de douleur.

Au même moment, l'homme reparut tenant dans ses bras un pauvre petit être inerte ; pâle, défait, il s'approcha d'elle et lui remit l'enfant évanouie.

Des docteurs lui prodiguerent leurs soins.

Et cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'Yvette avait repris connaissance.

Le sauveteur avait disparu....

Quelques jours de repos suffirent pour rendre à la petite imprudente la joie et la santé.

Madame Dalbrée, dont les paupières rougies trahissaient les tourments secrets, reparut non sur la plage, mais sous les tièdes ombrages du parc du Casino.

— Maman, disait souvent l'enfant, je voudrais bien voir le monsieur qui m'a sortie de l'eau.

— Ma chérie, je ne sais pas où il habite et on ne le voit plus.

Les recherches discrètes de Madame Dalbrée furent vaines.

Huit jours s'étaient écoulés....

Un matin, vers onze heures, comme Madame Dalbrée allait appeler Yvette pour rentrer, elle la vit lâcher précipitamment le cerceau qu'elle faisait courir, s'enfuir et s'arrêter devant.... oui.... devant Lui.... Jean Thalmin, enveloppé d'un long manteau, le cou cravaté d'un haut cache-col.

— Monsieur, je veux t'embrasser ! C'est toi qui m'as sauvée !

Et la fillette, soulevée, noua ses bras mignons et roses autour du cou de celui à qui elle devait la vie, promena ses mains menues sur le visage pâli et ses baisers crépitèrent sur les joues creuses.

Très émue, Madame Dalbrée s'avança.

Son regard, chargé de reconnaissance, de gratitude mouillée de larmes, se posa sur Lui.

Elle dit simplement :

— Merci.

Mais Yvette, qui trouvait que c'était vraiment trop peu, s'écria étourdiment :

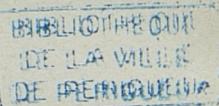
— Maman, mais pourquoi donc tu ne l'embrasses pas ? Vilaine méchante, va !

Alors la jeune grand'mère tendit ses deux mains ; puis, dans un geste d'abandon, passa son bras sous celui de Jean Thalmin qui prit doucement les doigts fuselés, les garda quelques instants.

Et Madame Dalbrée sentit passer, dans cette lente pression, le pardon, l'ineffable pardon qui ramenait l'amour d'autan et le bonheur !

Chatelaillon, 30 août 1924.

ÉGLANTINE DE VALROSE.



Deux Poèmes de Jacques Le Lorrain

P
13